

DANS LES COULISSES DE LA CREATION

Né en 1962 à Toulouse, diplômé d'une École supérieure de commerce à Paris, exportateur de spiritueux à Londres, humanitaire à Manille, serveur à Atlantic City, charpentier dans le New Jersey, créateur d'une agence de voyages à New York, vendeur de signalétique à Lyon, concepteur-rédacteur publicitaire à Nice, je suis aujourd'hui écrivain et scénariste installé depuis 20 ans à Vence. J'ai écrit 17 romans, 42 nouvelles, une série télévisée, une pièce radiophonique, 15 chansons de blues... et quelques poèmes destinés à mon épouse.

Comment en suis-je arrivé là ?

Pour comprendre le processus de création, il faut regarder ce que contient le « réservoir » que l'on a dans un coin de la tête et que l'on remplit au fil de la vie. Tant qu'il n'y a pas de contenu, on ne peut pas puiser dedans pour créer. C'est peut-être pour cela que j'ai attendu d'avoir 35 ans pour écrire mon premier roman. Mon imaginaire est intimement lié à mon vécu et à ce que j'ai mis dans le réservoir depuis l'enfance. Quand on me demande combien de temps il m'a fallu pour écrire un roman, je donne mon âge.

Il était une fois...

Enfant, je suis tombé dans la potion magique du cinéma. Ce sont les images qui nourrissent mon imaginaire. Elles ont les formes de Marilyn Monroe, le regard de Paul Newman, la Hitchcock's ou Kubrick's *touch*... Je consomme les films d'horreur et les westerns comme d'autres gamins se goinfrent de bonbons. Dario Argento, John Carpenter, Howard Hawks, Sergio Leone posent les premières pierres de ce monde merveilleux où les zombies sont cannibales, les cow-boys chatouilleux et la planète en péril. A dix ans, la mort de mon père me fait encore plus détester la réalité et lui préférer les mondes imaginaires, ceux des autres, mais aussi ceux que je m'invente.



Les mondes imaginaires

Le goût de l'écriture me vient lorsque je commence à commenter les films que je dévore. Pour garder une trace des émotions qu'ils me font éprouver, je note ce qui m'impressionne, me touche, le truc original, le trait de génie, un travelling vertigineux, un éclairage sur le visage d'une actrice, trois notes de musique, un rebondissement, un gag, un plan époustoufflant, un

dialogue culte... Des exemples ? La musique obsédante de Carpenter dans *Assaut* ou *Halloween*, le plan d'ouverture d'Andrew Niccol dans *Lord of War*, les dialogues de Tarantino lors de la répartition des noms dans *Reservoir Dogs*, le travelling arrière combiné à un zoom avant dans *Vertigo*, la fusillade du restaurant chorégraphiée par John Woo dans *Hard Boiled*, l'explosion du mobile-home déclenchée par Michael Mann dans *Miami Vice*, la perfection du dénouement signé Andrew Kevin Walker dans *Seven*, ou le changement d'expression d'Edward Norton au cours de l'interrogatoire dans *Peur primale*, juste avant qu'il ne devienne l'un des plus grands acteurs du monde.



Ainsi mon imaginaire se construit avec les images du septième art. Le cinéma est un autre monde dans lequel j'aime vivre ou me réfugier, à l'instar d'un Quentin Tarantino. Au cinéma les faits ne sont pas plus faux, ni plus subjectifs, que ceux qui sont présentés dans les médias. En revanche, ils sont plus intéressants, mieux mis en scène et mieux interprétés.

Côté littérature, ce sont le Club des Cinq, Tintin et Bob Morane qui bercent mon enfance. Plus tard, les romans noirs de Frédéric Dard et les thrillers fantastiques de Stephen King, auteur du chef-d'œuvre *Pet Semetary* où l'on assiste à la lente et impitoyable destruction d'une famille par la peur de la mort. Les ouvertures de *Sac d'os* ou de *Désolation* sont également des modèles du genre. Je me nourris également des machinations criminelles de Frédéric Dard et de leur précision, de leur noirceur et de leur pureté inégalées. *C'est toi le venin*, *Le Pain des fossoyeurs*, *L'Accident*, *Le Tueur triste*, *Coma*, *Le Monte-Charge*, *Les Scélérats*, sont des pierres sacrées. Parmi les romans à énigme, c'est la mécanique implacable des *Dix petits nègres* qui domine. Le style de certains auteurs me donne envie de faire pareil : Christian Laborde, Christian Bobin, Pierre Desproges, Sébastien Raizer chez les Français. Chuck Palahniuk et Don Winslow chez les Américains. Il y a enfin Philip K. Dick qui me montre la voie à suivre. Je fais miennes les deux questions récurrentes dans son œuvre : « Qu'est-ce que le réel ? » et « Qu'est-ce qu'être humain ? ». Ces deux interrogations rejoignent les trois seules questions qui valent en philosophie et que je me pose régulièrement : Qu'est-ce qui est beau ? Qu'est-ce qui est vrai ? Qu'est-ce qui est juste ?

Du vécu

Mon imaginaire bâti sur du rêve a besoin d'une base concrète, solide. Je veux voir des vrais flics de Los Angeles, je veux parler aux Indiens de

Monument Valley, toucher le désert de Lawrence d'Arabie, plonger dans la baie de Pang Nga où a été tourné *L'Homme au pistolet d'or*. Dès que je suis en âge d'avoir un passeport, je saute dans un avion. Je sillonne la planète, découvre l'Amérique, l'Asie, l'Afrique, l'Europe et rencontre un tas de gens incroyables dont le souvenir influencera le choix de mes personnages. Au fil des fuseaux horaires, je tombe amoureux du Sud-Est asiatique et de l'Ouest américain, de la philosophie zen, des arts martiaux, de la civilisation navajo. Et je me passionne pour la géopolitique. Ce qui se passe à l'autre bout du monde m'intéresse plus que ce qui se déroule au coin de la rue. En voyageant, je réalise combien la France est petite, combien notre histoire et notre culture sont des gouttes d'eau dans le kaléidoscope planétaire des civilisations.



La matière première de mes romans, c'est le monde, source d'émerveillement et d'emmerdes. J'applique à la lettre la phrase de Confucius « la joie est en tout ; il faut savoir l'extraire ». J'essaie d'extraire ce qu'il a de meilleur mais aussi ce qu'il a de pire. Mes voyages me permettent de sonder des gisements d'horreur et de beauté. L'infâme et la félicité. J'aime m'immerger dans d'autres cultures, sentir de nouveaux parfums, entendre des langues que je ne comprends pas, voir des visages qui ne me sont pas familiers, goûter une nourriture qui m'enflamme le palais, toucher des épidermes inconnus. Impossible d'établir une liste exhaustive des moments forts qui ont marqué mes pérégrinations : la traversée en train sur la Barranca del Cobre, le lever du soleil sur le paysage mythique de Monument Valley, la traque de trois guépards dans la vallée du Rift, l'arrivée à l'aurore devant le Taj Mahal ou Abou-Simbel, le vide du Grand Canyon ou le plein de Manhattan, le fog déchiré par le Golden Gate ou la pluie inondant la place Saint-Marc, un pèlerinage sur la colline de Doi Suthep, le regard hiératique et amusé d'un Navajo invisible, la couleur des eaux autour de l'île de Boracay... La tristesse, elle aussi, est partout, il suffit d'ouvrir les yeux. Devant ma porte ou au bout du monde, dans l'appartement des voisins qui maltraitent leurs gosses, sur les trottoirs de Manille, de Bangkok, de Paris, Rome ou Berlin, dans les camps de soumission en Europe de l'Est, dans les camps d'entraînement au Moyen-Orient, sur les champs de bataille en Afrique et en Amérique Latine où l'AK-47 remplace la Playstation... La liste des infamies est infinie, marée noire déversée quotidiennement du tanker de l'enfer pour souiller les rivages de l'Eden. Les auteurs de thrillers n'ont qu'à se baisser pour

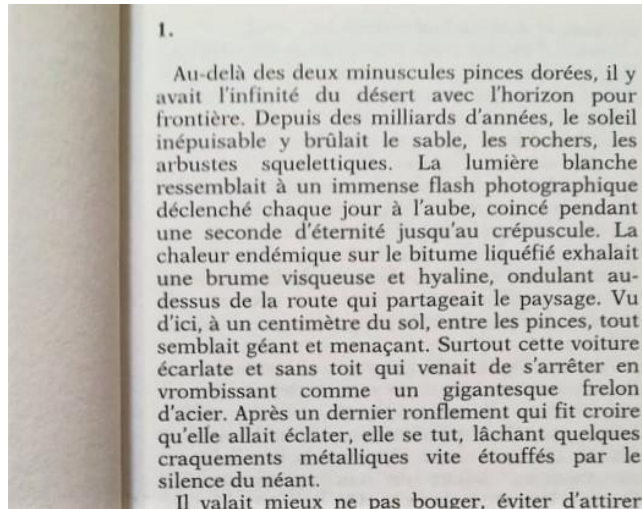
ramasser les déchets délétères qui iront noircir leurs romans. Inutile d'aller chercher le crime dans le passé, moi c'est dans le présent que je m'approvisionne. Une chose est sûre : mes voyages m'aideront toute ma vie à planter le décor de mes intrigues et à leur donner de la crédibilité.

Trouver les mots

A 18 ans, j'entre à l'Institut Européen des Affaires, non par goût pour les affaires ou le commerce, loin de là, mais parce que l'école s'ouvre sur le monde, en délivre des clefs et propose en troisième d'année de travailler pendant huit mois dans au moins cinq pays différents. Ma vie d'étudiant se partage donc entre les salles de classe, les salles obscures et les salles d'embarquement. À l'époque, je n'ai toujours pas d'idée sur ma future profession. Je veux faire du cinéma mais je ne connais personne dans le milieu, je veux voyager sans être obligé de vendre quelque chose, je veux vivre dans un endroit qui me plaît et qui ne m'aura pas été imposé par un métier ou par mes racines. Je ne me sens ni l'âme d'un employé, ni l'âme d'un arbre. J'hésite entre l'Amérique du Nord et l'Asie du Sud-Est. Ce sera New York, où je crée une société de promotion touristique. La même année, je rencontre ma future qui réside en Guadeloupe. Les lettres et les poèmes que je lui adresse m'aident à la séduire. Je découvre l'utilité et le pouvoir des mots. Nous décidons de fonder une famille et de faire grandir nos enfants dans un endroit plus adapté que Manhattan. Nous optons pour la Côte d'Azur. Il y a la mer dont je ne peux me passer, la montagne, l'air pur, une lumière exceptionnelle, un ciel bleu, un décor idyllique. J'y écris des scénarii qu'un agent à Paris ne parvient pas à caser et des pubs qui nous font vivre. Créatif pour Publicis et Havas, je conçois des slogans, des textes racoleurs, des spots radio, des films publicitaires que je tourne à Nice, à Paris, à Londres, à Bruxelles, à Los Angeles. La pub est une bonne école du langage. J'apprends à manier le verbe, à accrocher le lecteur, à aller à l'essentiel, à communiquer efficacement un message, à aimer les mots, à ne pas les gaspiller, à vénérer leur pouvoir.



Cette expérience du verbe me fera accorder une importance particulière à l'incipit, ces premiers mots d'un roman qui sont la porte d'entrée dans l'histoire et font basculer le lecteur dans l'univers de l'auteur.



Incipit de mon premier roman

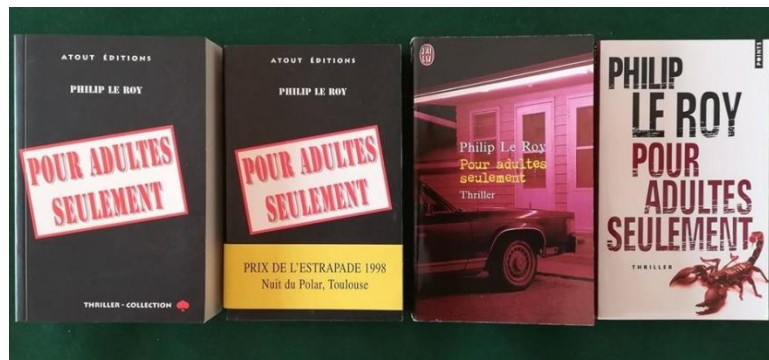
Mais le cinéma reste une obsession. Loin des salles parisiennes ou new-yorkaises, je transforme mon salon en salle de cinéma et tapisse les murs de VHS et de DVD. Mes nuits sont toujours hantées par des femmes fatales, peuplées d'individus sortis de l'Actors Studio et mises en scène par des génies pervers.

Se lancer à fond !

Mon travail d'écrivain commence véritablement en 1996. J'ai trente-quatre ans. Mon agent me conseille d'écrire un roman plutôt qu'un scénario pour attirer l'attention des producteurs. Un début de scénario est stocké dans mon ordinateur depuis pas mal de temps. Une Californienne de sept ans et sa jeune baby-sitter française sont dans une Ford Mustang décapotable, en plein désert de l'Arizona, traquées par des flics et des militaires qui veulent les abattre. Les deux héroïnes ont l'âge de mes filles. Je m'inspire de leur personnalité. J'ai choisi comme décor l'Ouest américain que j'ai traversé à 21 ans et qui est gravé dans ma mémoire. Un matin, je décide de continuer l'histoire, sans me soucier de la censure, des contraintes de tournage ou de budget, des règles imposées par le cinéma. Je vais être seul aux commandes, ne rendre de compte à personne, écrire une histoire qui ne sera pas retouchée par un réalisateur ou un producteur et dont le coup de théâtre final tiendra dans la dernière ligne. Le scénario se transforme en roman, le road movie en road novel. Je conserve les techniques du septième art, enchaînant les chapitres comme des séquences, utilisant une bande-son, privilégiant les dialogues et l'action sur l'introspection, effectuant un montage que me permet le «copier-coller» du traitement de texte. Avec ce premier roman, je deviens accro à l'écriture littéraire, à celle du thriller où priment l'histoire et la manière de la raconter. Je le soumetts à un éditeur régional qui veut tout de suite le publier. En 1997, je fais donc le grand saut malgré les avertissements bien intentionnés de ceux qui me disent qu'on ne vit pas de sa plume. Je tire un trait sur la pub et mon salaire confortable pour me consacrer pleinement à l'écriture.

Pour adultes seulement fait un carton grâce au bouche-à-oreille et à quelques libraires enthousiastes en particulier le célèbre Gérard Collard de

La Griffe Noire à qui je dois le lancement de ma carrière. Cette course-poursuite de 350 pages reçoit le Prix du polar à Toulouse. Le roman sera réédité, publié en poche, racheté par un autre éditeur et deviendra culte.



En 1998, je réécris sous forme littéraire un de mes scénarios. Le roman est publié sous le titre de *Couverture dangereuse* Un rancher américain débarquant à Nice, ne reconnaît plus sa femme, ne parle pas un mot de français et devient la victime d'une machination machiavélique. L'intrigue annonce la tragédie du 11 septembre 2001 qui secouera l'inconscient collectif trois ans plus tard.

Deux autres champs d'action prennent de l'importance dans mon existence, et donc dans mon univers : les arts martiaux et la musique. Après avoir pratiqué le judo et tâté du kick boxing, je m'initie au tai chi chuan et surtout au viet vo dao, un art martial vietnamien proche du kung fu. Mon instructeur, Rémi Bertrand, enseigne avec un art qui fait souvent défaut aux sports de combat en Occident. Je deviens un vo sihn, un adepte assidu, ce qui me permettra d'enseigner à mon tour le viet vo dao aux enfants. Les arts martiaux sont un art du comportement, de la posture parfaite, du mouvement précis, de l'esprit libre, de l'énergie, de la conscience, de la respiration juste. Comme l'écriture, ils exigent un perfectionnement constant. Comme la philosophie qui définit le rapport de l'homme au monde, ils dépassent l'enceinte du dojo et s'appliquent au quotidien. L'Occident n'en a retenu que la technique, les films de karaté en ont fait une caricature. Des metteurs en scène asiatiques comme Ang Lee et Zhang Yimou ont toutefois commencé à montrer les arts martiaux sous leur véritable forme. C'est dans le même esprit qu'ils entreront dans mon univers quelques années plus tard.



Fondu de musique depuis *Black and Blue* des Stones jusqu'à *Black Holes and Revelations* de Muse, en passant par le *Black Album* de Metallica, je rêve de jouer d'un instrument. Ce sera la basse. Je travaille mes gammes sur Oasis, Metallica, Deep Purple, Rage Against the Machine, Nirvana, Red Hot Chili Peppers. À quarante piges, je me retrouve sur scène avec des gosses de seize ans à jouer *Enter Sandman*. Le rock, la pop, le blues s'inscrivent sur la bande-son de mes romans. Dans mon premier thriller, je me suis inspiré des Doors pour les titres des chapitres. Dans le second, j'émaille l'action de nombreux extraits de chansons. Dans le troisième, l'un des personnages est un bassiste rock fan d'Oasis. Dans le quatrième, je fais plusieurs fois référence à U2 et à Bono. La musique de mes romans que j'écoute au moment où j'écris, participe au rythme, à l'ambiance, à l'éclairage d'une scène ou bien à l'humeur d'un personnage.

Trouver le temps

En 1999, je quitte mon éditeur et déménage. Pendant six ans je sors du système, je prends du recul, beaucoup de recul. Le temps est la matière la plus précieuse en littérature. J'en profite. Je construis ma maison à Vence et m'attelle à l'écriture d'un roman ambitieux. Je veux créer un personnage comme on n'en a jamais vu auparavant, le catapulte aux quatre coins du monde et même au-delà, dans une histoire qui aurait l'immortalité pour thème. Je cherche des réponses dans le permafrost du Cercle arctique, dans les caves du Vatican, dans les archives du FBI, dans les publications scientifiques et historiques, chez les taoïstes. Je décide de flinguer mes protagonistes dès le début du roman et d'emmener le lecteur là où il n'a jamais mis les pieds. Pour mon héros j'écris une véritable biographie. C'est l'un des points importants de ma méthode : caractériser en profondeur les personnages principaux avant de commencer à écrire les premières lignes de l'histoire. Je les jette ensuite dans une situation dramatique et les laisse se débrouiller. Ainsi est né le personnage de Nathan Love, fils d'une mère japonaise et d'un père Navajo. Pratiquant les arts martiaux, il parvient à maîtriser le temps, à s'adapter à toutes les situations, à aiguiser ses perceptions sensorielles, à saisir la psychologie de l'adversaire, à faire appel à une intuition qui passe pour un sixième sens... Idéal pour un profiler ! Pour épaissir mon personnage j'étudie le zen. Contrairement aux arts martiaux, le zen n'est pas une philosophie, car celui qui en est l'adepte ne peut être prisonnier d'une doctrine. Ce n'est pas non plus une voie que l'on serait contraint de suivre. Le zen n'explique rien, n'exige aucune croyance, ne se préoccupe ni du bien, ni du mal, ni de la morale, et ne fait aucune promesse. Il est une pierre jetée dans le lac des apparences pour révéler le vide. Une pierre adaptée au thriller où les choses ne sont jamais ce qu'elles semblent être ! C'est la base de la méthode d'investigation de Nathan Love. Comme il l'explique dans *La Dernière Arme*, la prise de conscience du vide nous délivre du karma, du conditionnement, de l'aliénation collective. Elle peut conduire au retrait du monde mais sert aussi à changer les choses. N'est-ce pas la définition de la littérature ? Nathan Love alterne entre retrait et implication, chaque engagement de sa part donnant lieu à un roman. Je prends conscience à cette époque que le personnage que j'ai créé m'influence à son tour dans la vie. Il m'arrive en

effet de me poser parfois la question de savoir comment il aurait réagi face à une situation de mon quotidien.

Rencontrer le succès pour continuer

En 2005, *Le Dernier testament* est publié au Diable Vauvert. Le roman déclenche l'enthousiasme chez les lecteurs et les critiques qui n'ont pas peur de s'attaquer à ce diabolique pavé de 700 pages. Un succès couronné par le Grand Prix de Littérature Policière 2005. Accueilli par les jurés dans le temple sacré de la Bibliothèque des Littératures Policières, je suis adoubé et deviens à mon tour membre du jury. *Le Dernier Testament* est traduit en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Roumanie, en Russie, en Chine... J'éprouve la joie de voir ce roman toucher aussi bien un Européen, qu'un Russe ou un Asiatique.



La même année, j'écris onze chansons pour le groupe O.C.Blues. Je leur fournis des histoires de quelques minutes, en anglais, simples et humaines, des tranches de vie que José, Dominique, Tony et Richard mettent en musique comme par enchantement. L'album intitulé *I'm laid back* sort dans les bacs en septembre 2006. Le morceau éponyme devient l'un des titres les plus diffusés sur les radios spécialisées.

Depuis six ans, je développe un roman sous l'influence de deux grandes figures de mon panthéon : Agatha Christie et Joseph Mankiewicz. Mais priorité au héros du *Dernier testament* dont tout le monde réclame le retour. Je vais donc chercher Nathan Love là où je l'avais laissé, sur une île déserte au large de l'Australie, pour qu'il reprenne du service. Cette fois il se lance à la recherche de 248 femmes mystérieusement disparues sur les cinq continents. En février 2007, *La Dernière arme* sort en France, un mois après la réédition chez Points de *Pour adultes seulement*. Dans la foulée, je me défoule en écrivant *Leviatown*, un épisode du *Club Van Helsing* publié chez Baleine. Il décrit l'affrontement entre une kunoichi descendante de Gengis Khan et le monstre Léviathan réincarné dans la Freedom Tower à Manhattan. Ma première incursion dans le fantastique. Début 2008, Au Diable Vauvert qui en a racheté les droits, réédite *Couverture dangereuse*. Je travaille sur un recueil de nouvelles et sur la troisième aventure de Nathan Love.

En février 2009, je mets enfin un point final à *EVANA 4* publié Au Diable Vauvert. Dans ce huis clos psychologique et meurtrier qui se déroule dans

le milieu du cinéma, je rends hommage à cet art qui m'a toujours fait rêver et j'utilise la mécanique narrative criminelle de précision chère à Agatha Christie, Joseph Mankiewicz et Alfred Hitchcock.

2010 est marqué par la sortie de *La Dernière frontière*, troisième aventure de Nathan Love. On le retrouve entouré des siens, coulant une vie paisible à l'Île Maurice et contraint de plonger dans un monde terrifiant pour retrouver son père. Si le premier opus était empreint de mysticisme et le second marqué par une violence extrême, ce troisième volet est placé sous le signe de la peur. Un roman ambitieux, compliqué à écrire, qui m'a demandé trois ans de travail et nécessité de repousser la traditionnelle date de sortie de février à octobre. Ce roman, probablement le plus abouti de ma bibliographie, conclut ma « trilogie des 6 pouvoirs » et met un point final à huit ans de vie commune avec Nathan Love.

Un coup de poing sur le crâne

La même année, les éditions Rageot me proposent d'écrire un thriller pour adolescents. J'ai carte blanche. *La Brigade des fous* est née. Le pitch ? Six adolescents dont on a transformé les handicaps en facultés hors normes sont entraînés en secret pour constituer une unité spéciale chargée d'intervenir lorsque l'environnement est en péril. C'est le début d'une série de trois aventures survitaminées qui se déroulent dans le sud de la France : *Blackzone* (2012), *Red code* (2013) et *White shadow* (2014). Je développe le projet d'une adaptation en série télévisée avec la collaboration du réalisateur Emmanuel Forat qui signe une bande-annonce spectaculaire. Mais le projet n'aboutit pas.

Durant la même période je fais une étrange rencontre à l'occasion d'un salon du livre. Une inconnue voilée m'aborde et me révèle les véritables origines du Coran. Pour creuser le sujet, je m'adjoins Guillaume Hervieux, un théologien qui me donne accès à des connaissances insoupçonnées sur les origines des religions. Nous enquêtons pendant des mois, rencontrons des orientalistes qui ont publié leurs travaux sous des pseudonymes par peur des représailles. Nous découvrons des vérités historiques enfouies depuis quatorze siècles. Je tiens mon histoire ! Car remonter aux sources d'un mal qui menace l'humanité, c'est la vocation la plus noble du thriller. L'exercice est périlleux car je m'attaque à un sujet tabou. Mais je garde en tête cette formule de Kafka dont j'ai fait règle : « Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon le lire ? » Je crée les personnages de Simon Lange et Sabbah Shahi et les plonge dans une intrigue à la Indiana Jones, sauf qu'ici tout ce que l'on découvre est vrai. Le manuscrit de *La Porte du Messie* fait peur aux éditeurs. Le Cherche Midi est le seul qui veut prendre le risque. Arnaud Hofmarcher et Marie Misandeau publient le roman en mai 2014 avec une fièvre de pionniers. Toutes les connaissances sur les origines du Coran confinées à ce jour dans des thèses peu accessibles se retrouvent pour la première fois dans un roman destiné au grand public. On parle d'un « Da Vinci Code de l'islam », sauf qu'ici, tout est avéré.



Quelques semaines après la sortie du livre, l'actualité confirmera les menaces exposées dans le roman : création d'un califat islamique en Irak, massacres perpétrés par Boko Haram au Nigéria, guerre déclenchée par le Hamas contre Israël, holocauste des Yazidis... Le succès de *La Porte du messie* entraîne une suite qui s'attaque cette fois aux origines de l'autre Livre sacré: la Bible. Au cours de nos recherches, Guillaume et moi avons en effet découvert une manipulation sur le texte mythique de la Genèse qui a conditionné la civilisation judéo-chrétienne, donné le pouvoir aux hommes et assujetti les femmes. Je reprends mes personnages de Sabbah et Simon et les pousse dans une quête initiatique mouvementée qui les mènera aux origines de l'humanité. *L'Origine du monde* est publié en mai 2015.

Et si... ?

Après quatre années consacrées aux textes sacrés, j'éprouve le besoin de changer d'univers. Je m'attèle à un sujet qui me tient à cœur depuis que je suis en âge de voir des films : Marilyn Monroe. La déesse de Hollywood est aussi la plus grande héroïne de thriller dont on puisse rêver. J'ai accumulé toute la documentation possible sur sa vie et sur sa mort. Il me reste à utiliser l'imagination de l'écrivain pour combler les zones d'ombre et tisser une hypothèse aussi inédite que plausible sur la disparition de la star. Et si Marilyn n'était pas morte en 1962 ? *Marilyn X* sort le 19 mai 2016 à quelques jours de ses 90 ans.



Être patient

Fin 2016, je propose à Empreinte Digitale l'idée de *The Way* une série de 10 épisodes de 10 mn. Canal Plus achète le projet. Les choses vont miraculeusement vite. Après la bible, j'écris les dix épisodes en anglais car le tournage est prévu dans cette langue et la diffusion sera mondiale. J'ai la chance de tomber sur un réalisateur talentueux Camille Delamarre. Il met en images cinématographiques cette histoire mystérieuse de ninjas invisibles qui braquent des œuvres d'art en moins de 60 secondes. Je veux dans cette série tout ce j'aime au cinéma : une héroïne badass, des arts martiaux, de l'action à couper le souffle, une intrigue qui emmène le spectateur là où il ne s'y attend pas. Sur le tournage, je rencontre Mark Dacascos. Je l'avais trouvé impressionnant dans *Crying Freeman* et dans *Le Pacte des Loups* 20 ans auparavant sans penser qu'un jour je lui écrirais un rôle. Ma patience a payé au bout de 40 ans. Mon rêve du gosse cinéophile s'est concrétisé, grâce à Empreinte Digitale, à Canal Plus, à Camille Delamarre, et à des comédiens formidables dont Mark et bien sûr Gabriella Wright qui incarne avec pugnacité mon héroïne. La série sera diffusée sur la plateforme Studio+ puis sur Canal+ Séries.



En 2017 mon nouveau projet de série intitulée *Quartier Sensible* est sélectionné par le Fonds Web Séries mis en place par la SACD et France Télévisions. Je le développe avec mon épouse et trouve très vite un producteur: Kabo Productions. J'écris en même temps *Le neuvième naufragé*, un thriller dans le genre « mindfuck » qui tourne dans ma tête depuis huit ans. J'épure mon style, privilégie les dialogues, multiplie les rebondissements jusqu'au twist final, car je souhaite non seulement que le lecteur lise le roman d'une traite, mais qu'il ait envie de le relire, le retournement final ayant changé sa perspective sur l'ensemble de l'histoire. Je signe avec Le Rocher qui m'offre les meilleures conditions et les plus honnêtes. Malheureusement, le roman ne rencontre pas le succès. De son côté, France Télévision abandonne le projet de la série *Quartier Sensible* pour des raisons de coupes budgétaires.

Ecrire ce qu'on a envie de lire

L'année 2018 est une année de remise en question. Peut-on continuer à créer si l'on ne peut vivre de son art ? C'est alors que les éditions Rageot décident de rééditer les deux premiers tomes de *La Brigade des fous*. J'en

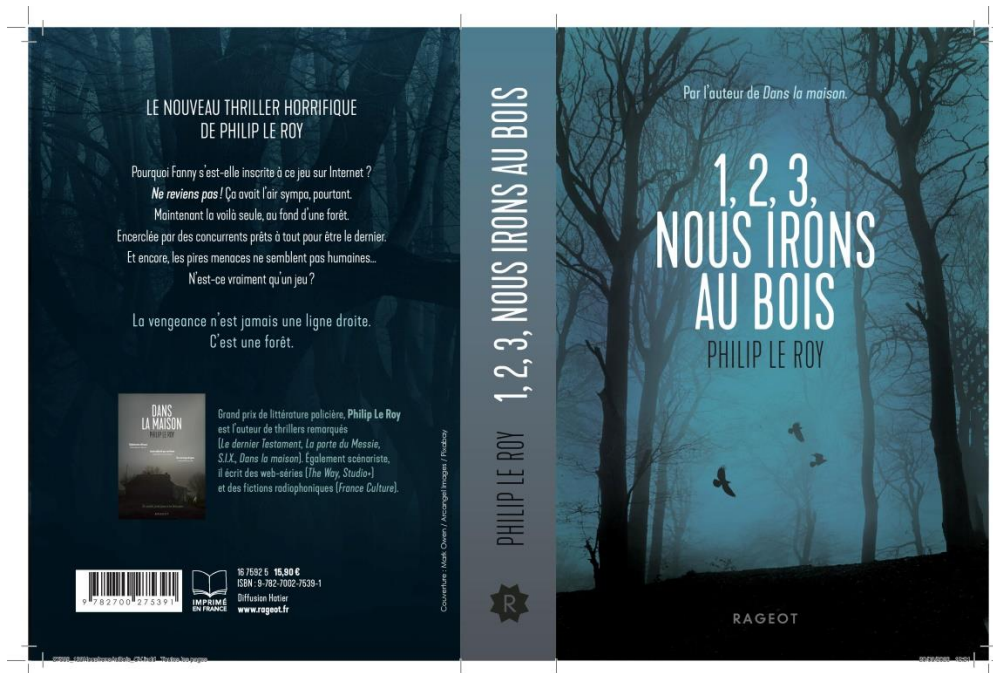
profite pour réécrire et actualiser quelques passages. L'ouvrage est intitulé *S.I.X.* Rageot me demande si j'ai une idée de roman. J'ai surtout une idée de ce que j'ai envie d'écrire. Dans mon réservoir, il y a tous ces films d'épouvante que j'ai vus et dont je brûle d'adapter les techniques horribles en littérature. J'ai envie de revenir à ce qui m'a fait grandir : la peur. L'émotion la plus puissante. A la même époque, ma fille abandonne les beaux-arts, dégoûtée par l'enseignement de l'art contemporain et par le marché que c'est devenu. Je m'inspire de l'expérience de ma fille en section arts appliqués pour créer mes jeunes personnages qui vont s'enfermer dans une maison isolée du col de Vence. Proche de chez moi, le site est réputé pour ses phénomènes paranormaux. Mes personnages vont chercher à se faire peur avec créativité, jusqu'à ce que les choses basculent... Intitulé *Dans la maison*, le roman est publié en 2019. Il rencontre un succès public et critique auprès d'un lectorat de 14 à 74 ans ! *Dans la maison* me permet d'aller à la rencontre des jeunes lecteurs, dans les collèges, lycées et médiathèques, d'animer des ateliers d'écriture, de promouvoir les littératures et le cinéma d'angoisse lors de conférences.



La même année j'écris un projet de série, *La Caste*, qui reçoit une aide à l'écriture du Fonds SACD France Europe Séries. Le projet est toujours en attente de trouver un producteur et un diffuseur.

S'inspirer aussi de l'actualité

Encouragé par le succès de *Dans la maison*, je propose à Rageot un nouveau roman d'épouvante inspiré par les dérives des réseaux sociaux : *1,2,3 nous irons au bois*.



La sortie prévue en mai est repoussée à juillet à cause de la crise sanitaire. Après avoir enfermé mes lecteurs dans une maison isolée, je les emmène en forêt. Me voici en phase avec la fin du confinement !

Plus sérieusement, cette crise aura certainement une influence sur mon « post-scriptum ». Le genre horrifique s'y prête parfaitement. En outre, il pose des questions que personne ne poserait ou n'oserai poser. L'après Covid-19 en suscitera de nombreuses. J'ai déjà consacré à l'épidémie une nouvelle horrifique que j'ajouterai en bonus au recueil que Cosmopolis Editions souhaitait initialement publier en septembre 2020 avant de décider d'en repousser la sortie à 2021. Mon prochain roman sera l'histoire d'un orphelin qui s'invente des histoires et des compagnons imaginaires dans un monde qui le terrifie. Pour créer cette histoire, je vais puiser profondément dans mon vécu, mais aussi dans l'actualité bien sûr. Un travail solitaire, en attendant de pouvoir repartir à la rencontre des lecteurs pour leur parler de création et de frissons...

